

LE PÈRE DU PAZ

ET

L'HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE DE BRETAGNE

La fin de la Ligue marque le début d'un puissant mouvement de réforme ecclésiastique et de renouveau des études historiques.

La paix eut un premier effet, elle délivra le couvent des Dominicains de Bonne-Nouvelle, à Rennes, de la garnison qui l'occupait. Les religieux éprouvèrent le besoin de rentrer dans la régularité. Ils reprirent leur vie d'étude et de prédication. En 1602, leur prieur, frère Jean Jubin, entreprit l'élargissement de la partie du cloître où l'image de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle était exposée à la vénération des fidèles. Ils n'avaient pas attendu ce temps pour donner la preuve de leur amour de la vie religieuse. Le 20 août 1598, sous la présidence du vicaire général de la Congrégation gallicane, ils ouvrirent un nouveau livre de délibérations destiné à enregistrer les décisions du Conseil auquel prenaient part le prieur, les docteurs en théologie et quelques religieux auxquels les autorités supérieures avaient donné droit d'entrée. Parmi les humbles détails de la discipline dominicaine à Bonne-Nouvelle, consignés dans ce manuscrit, nous avons relevé ceux qui intéressent spécialement le Père du Paz.

En qualité de docteur en théologie, il était membre de droit de toutes les séances du Conseil. Il avait une part dans le jardin commun, dont la possession lui fut ratifiée solennellement. Lorsque l'infirmerie, située au fond des jardins, eut été restaurée, il y obtint la concession perpétuelle d'un cabinet de travail particulier, situé au-dessus de la chambre

des malades. Il espérait alors y habiter jusqu'à sa mort, au milieu de ses livres, de ses manuscrits et de ses travaux. Chaque délibération des Pères du Conseil est signée par lui immédiatement après le prieur, d'une belle et calme écriture ⁽¹⁾. Adonné aux recherches historiques, il ne prenait pas part d'une manière active à l'administration de la maison.

I

PRÉPARATION A L'HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE DE BRETAGNE. VOYAGES EN HAUTE-BRETAGNE.

Jusqu'alors, le Père du Paz avait recueilli une foule de documents épars, un peu au hasard, suivant l'occurrence des Carêmes et des Avents qu'il prêchait. Une circonstance fortuite ouvrit soudain à ses yeux de nouvelles perspectives. Le duc de Montmorency lui proposa de dresser l'inventaire des archives de Châteaubriant.

En 1541, Jean de Laval, sentant sa fin prochaine, pour sauver d'un complet démembrement le petit état qu'une série d'héritages avait constitué sur sa tête, résolut de se choisir un puissant héritier. Bizarre, aigri par ses infortunes conjugales et la perte d'une fille unique dont le souvenir le poursuivait, il avait pris en dégoût ses héritiers les plus proches, M^{me} d'Acigné et la princesse de la Roche-sur-Yon, Philippe de Montespedon. Il légua la baronnie de Châteaubriant et les terres qui la joignaient au connétable de Montmorency, son cousin et son ami d'enfance.

Ce legs extraordinaire, accompagné de beaucoup d'autres, faits d'une manière détournée à des étrangers, suscita un

(1) Le P. du Paz signe invariablement le second les délibérations capitulaires, avant même le sous-prieur. On lui donnait ce rang à cause de sa qualité de maître en théologie. Ce titre propre à l'ordre dominicain n'était et n'est encore conféré qu'aux religieux qui ont longtemps et brillamment enseigné la théologie. Le Père du Paz était revêtu de cette dignité dès 1598. Dans la publication de *l'Histoire Généalogique*, il prend le titre de « Docteur en théologie », titre purement universitaire et connu dans le monde. Il dut mériter celui de « maître en théologie » dans l'enseignement des novices de Bonne-Nouvelle.

énorme procès. La maison de Montmorency eut contre elle les héritiers naturels de Jean de Laval et ceux du dernier des Lautrec en faveur duquel il avait fait une première donation. D'où nécessité de mettre en ordre le vaste dépôt où avaient été apportées successivement les archives des Dinan, des Beaumanoir, des Châteaugiron et des Malestroit. Anne de Montmorency y avait encore ajouté ceux des seigneurs d'Oudon, de Châteauceaux et de Villeblanche.

Cédant à la mode générale que la culture des lettres, le goût de l'histoire avaient de plus en plus répandue, la maison de Montmorency songeait elle-même à publier l'histoire de ses ancêtres. Le magnifique volume in-folio consacré par André du Chesne à la gloire des premiers barons chrétiens, est né de ce mouvement.

Aucun savant breton n'était aussi qualifié que le Père du Paz pour opérer avec profit le dépouillement de l'immense dépôt de Châteaubriant, aujourd'hui à jamais disparu. Il y consacra deux années de sa vie. Il y mit la dernière main en 1603.

Ce travail de longue haleine est la pierre la plus solide de son édifice historique : les chapitres les mieux étudiés de l'*Histoire Généalogique de Bretagne* se rattachent à ce premier effort suivi de son activité (1).

Il profita de son séjour prolongé dans le château désert de Jean de Laval pour visiter Pouancé en Anjou; il entra dans l'église de la Madeleine à l'heure même où le chapelain recommandait aux fidèles de prier pour l'âme d'un sire de Pouancé, mort aux environs de l'an mil. Il vit La Guerche, Martigné-Ferchaud avec ses étangs poissonneux, dans le Rennais; il se rendit à Derval au château de Saint-Clair, vieux reste des guerres de Cent ans, encore debout, mais pour bien peu d'années. Afin d'enrichir ses notes sur les seigneurs de Châteaubriant, il entra dans le couvent des Mathurins de cette ville, tout rempli des tombeaux des seigneurs, et des verrières rappelant la gracieuse légende de

(1) Bibl. Nat., Man. f. fr. 22.331.

Sibylle de Châteaubriant; il copia le martyrologe des moines de Béré, celui du couvent de la Primaudière dont l'église est à cheval sur les deux provinces d'Anjou et de Bretagne; il déchiffra les épitaphes des chevaliers ensevelis sous les cloîtres de Melleray.

Mis en goût, il résolut d'étendre le champ de ses recherches. Il se tourna de nouveau vers l'évêché de Nantes, indice que les liens du sang l'attiraient de ce côté. Il écrivit l'histoire des barons de Rais. Il visita Machecoul, les abbayes de Villeneuve et de la Chaume. En 1606, il est à Clisson, où il retrouve les débris des Cordeliers de la Flèche, chassés de leur monastère pour n'avoir pas voulu se soumettre à la sentence des juges qui les obligeait à accepter les exigences de la réforme de leur ordre. Il séjourna à Nantes au couvent des Dominicains dont il eut en mains toutes les archives. Il eut accès au Trésor des Chartes renfermé au Château; il entra à la Cour des Comptes. Il parcourut les couvents de la ville, copiant les inscriptions les plus importantes des églises des Cordeliers, des Clarisses, de la Cathédrale, de la Collégiale. Le prieur des Jacobins, Nicolas Richard, était un ami de l'histoire et partageait ses idées à l'égard des projets de réforme qu'on agitait au sein de l'ordre.

A Rennes, il explora à loisir les chartriers des deux grandes abbayes voisines de Saint-Georges et de Saint-Melaine. Saint-Georges, dont une tante de M^{me} de Mercœur était abbesse, fut particulièrement mis à contribution par lui. Les archives du Chapitre lui furent ouvertes. Il avait à sa disposition les manuscrits et les restes de la bibliothèque du sénéchal d'Argentré, car les volumes les plus précieux, dérobés pendant la Ligue, étaient détenus, *jure belli*, en grand secret dans la famille de Launay du Han, du moins, s'est Turquest qui l'affirme. Nulle part, du Paz n'était plus fraternellement accueilli que par les Pères de Saint-François : c'est ainsi qu'il nomme les Cordeliers,

fidèle en cela à l'esprit de saint Dominique. Il mit largement à contribution leur martyrologe.

A Dol, en 1614, il reçut l'hospitalité de l'évêque Antoine de Revol qui lui ouvrit toutes grandes les archives de son église, bien diminuées par les malheurs des sièges qu'eut à subir la métropole de Bretagne. Il y puisa les documents qui lui permirent d'écrire son importante dissertation sur les origines de Bertrand du Guesclin.

Il possédait à Dinan, qui faisait alors partie du diocèse de Saint-Malo, un ami intime, frère Guillaume Rouxel, dominicain très distingué, investi à certain moment de la plus haute charge de la Congrégation gallicane. C'était, comme lui, un ancien ligueur, très attaché aux vieilles coutumes de ses couvents et très opposé à la réforme de son ordre. Guillaume Rouxel vivait en compagnie de son neveu Yves Pinsart, protégé de Jean d'Avaugour de Saint-Laurent, l'ancien lieutenant de Mercœur. Le vieux soldat avait versé aux religieux les fonds nécessaires pour que le jeune moine allât au couvent de Saint-Jacques, à Paris, conquérir le bonnet de docteur en théologie. De toutes les maisons dominicaines de Bretagne, c'était la plus ancienne et celle que du Paz préférait, celle dont il a fait le plus grand éloge. L'âme d'Alain de Lanvalay, ce compagnon de Simon de Montfort, ce témoin des prédications de saint Dominique, animait toujours le couvent qu'il avait fondé, tant il était riche « en hommes excellents et renommés tant pour l'inté- » grité de leur vie que pour leur scavoir et doctrine ⁽¹⁾ ».

Frère Rouxel mit à la disposition de du Paz les archives de la maison. Il en connaissait toute l'histoire. Dans ces documents, la tradition recueillie par le père Jean de Réchac prétendait que se trouvait une lettre de saint Dominique adressée aux premiers frères prêcheurs de Dinan. Prêtée au Père du Paz elle aurait été égarée par lui. Mais cette assertion n'est rien moins que fondée. On ne conçoit pas que les historiens de l'ordre aient laissé périr

(1) *Histoire Généalogique*, p. 473.

une telle relique sans en conserver de multiples copies ⁽¹⁾.

A Dinan comme à Rennes, du Paz visitait le couvent des Cordeliers fondé par Henri d'Avaugour, compagnon de saint Louis en Egypte. Il y vénérât la fameuse image de de Notre-Dame de Vertus que saint Bonaventure avait donnée au pieux fondateur, à son passage en Italie.

Aux visites des cathédrales, des couvents et des abbayes, des paroisses et même des chapelles isolées, du Paz joignait celle des châteaux et des maisons nobles des pays rennais, dôlois et malouin. Il y accomplit les mêmes courses qu'au-tour de Châteaubriant. Il y compulsait les documents relé-gués sous les combles par des maîtres insoucieux de leurs destinées, parce qu'ils ne servaient à établir aucune rente foncière. Visite rapide et bien sommaire, comme celle qu'il accomplit au château du Gué-de-Servon : « des noms de » ces seigneurs cachés dans des anciens titres que la pous- » sière et les teignes gâtent et corrompent de jour en jour » je feray revivre la mémoire, de quelques uns desdits titres » que j'ay pu voir en un jour et demy ». Il fut plus heureux à Maure, à Combourg, au Bois de la Roche, à la Marzelière, au manoir des Nétumières, au Bois de la Motte, près Dinan. Du Paz a sur nous cet avantage d'avoir vu pleins de vie, parce qu'ils abritaient encore leurs propriétaires, ces châ-teaux, incommodes peut-être, mais pittoresques, dressant leurs toits aigus à l'orée d'un bois, au bord d'un étang, au milieu de vastes prairies, ou étageant leurs tours sur quelques roches isolées. Cinquante ans plus tard ils seront tombés à l'état de ruines, après le grand édit de proscrip-tion dont Richelieu les aura frappés et le discrédit plus profond encore dont aura couvert les monuments gothiques

(1) Jean GIFFRE DE RECHAC DE SAINTE-MARIE, *Vie du vénérable patriarche Saint Dominique*, p. 338. « Il est constant par des témoins oculaires et irrépro-chables que saint Dominique ne pouvant pas visiter les premier religieux de (Dinan) leur écrivit une lettre pour leur consolation, laquelle a été conservée jusqu'à ces dernières années où estant prestée au Père Augustin du Pas, docteur en théologie, elle s'est égarée parmy ses papiers et n'a pu être retrouvée. Plusieurs venoient de loin pour la voir et lire, et je m'estonne que les copies n'en ont pas esté faites. »

le siècle de Louis XIV. L'âme de la France quitte alors la province et la campagne pour se concentrer à Paris et à Versailles.

Les parchemins, les vitraux, les tombeaux, les épitaphes étaient le meilleur, mais non l'unique objet des recherches du Père du Paz. Il fréquentait la demeure de quelques parlementaires, qui, à l'étude du droit, joignaient celle de l'histoire. Tous n'occupaient pas les hauts sièges de la cour, mais les fauteuils de leurs salons, les chaises de leur librairie avaient un charme particulier : on y parlait moins de procès que de chartes, de chroniques, de filiations auxquelles on était heureux de joindre quelques anneaux nouveaux dans l'immense écheveau des parentés séculaires. On y rappelait le temps des guerres de l'Union. C'était l'hôtel d'Argentré, vrai sanctuaire de l'histoire de Bretagne; c'était la maison du président Paul Hay des Nétumières, très fier de se rattacher à un certain seigneur de Pouancé du nom de Hay, contemporain de l'an mil; c'était le conseiller Jean d'Erbrée. Ce dernier connaissait la manie d'exactitude de son interlocuteur. A la fin d'un bout de généalogie qu'il lui adressait peu de jours avant l'apparition de l'*Histoire Généalogique*, il écrivait cet aimable billet : « Jean d'Erbrée, sieur de la » Cheise d'Erbrée, conseiller du roy en sa court de Parle- » ment, certifie à M. du Pas, docteur en théologie, prédi- » cateur de la parole de Dieu, que tout ce qui est escrit » cy-dessus est entièrement véritable et m'oblige à le vérifier » si besoing est. En témoignage de quoy et pour servir de » garant de vérité à mondit et bon Père du Pas, j'ay escript » et signé ce que dessus est contenu aux neuf lignes ci- » dessus escrites ⁽¹⁾ ».

A ces noms, il convient d'ajouter celui du conseiller de Boissy qui lui procura pour l'*Histoire Généalogique* la traduction des lettres du don que Henri de Transtamare fit à

(1) *Hist. Généal. de Bretagne*, p. 568.

du Guesclin du duché de Molines ⁽¹⁾. Ainsi le Père du Paz, en dépit de l'air castillan qu'il a donné à son nom, ne savait pas l'espagnol. Il aimait, sans doute, l'Espagne, car tout dominicain, tout ligueur nourrissait une grande admiration à l'égard de la patrie de saint Dominique, champion de la cause catholique en Europe, mais l'engouement qui nous a valu le chef-d'œuvre du *Cid*, ne le porta pas à étudier les œuvres de Louis de Grenade ⁽²⁾ dans le texte original, et cependant il les a citées.

A côté de ces relations aimables et savantes, il importe de signaler quelque'une de ces querelles que tout bon archéologue doit avoir au moins une fois dans sa vie. Du Paz avait dressé le catalogue des évêques de Bretagne; son œuvre, sans être parfaite, dépassait beaucoup en étendue et en exactitude la nomenclature publiée par Bertrand d'Argentré. Il le savait mieux que personne. Il avait communiqué quelques fragments de ses travaux, en particulier, le catalogue des évêques de Rennes. Il avait corrigé à l'aide de documents nouveaux certaines erreurs de d'Argentré et de l'évêque Aymard Hennequin relatives à la mort de Guillaume Brillet, décédé évêque de Césarée, après l'avoir été de Rennes. Un copiste usait de son texte manuscrit pour l'accuser de faux. Du Paz protesta et justifia la correction qu'il avait accomplie ⁽³⁾. Il n'était pas encore satisfait : il craignit un moment d'être devancé et battu sous les yeux de l'opinion publique avec ses propres armes. Quel était ce rival peu délicat ? Je l'ignore. Mais à propos d'un évêque de Dol cité par lui dans la généalogie de Pouancé, notre Jacobin a inséré cette protestation émue : « Je tiens à dire, » en passant, au lecteur, que j'ay dressé le catalogue, index » et dénombrement... des archevesques et évesques de Dol » aussi bien que des autres eveschés de Bretagne dont j'ay

(1) *Hist. Généal. de Bretagne*, p. 417. Cette traduction faite au XVI^e siècle par le conseiller M. de Martinès se trouve encore à la Bibl. de Rennes. M^{ss} 529.

(2) *Id.*, p. 473.

(3) *Histoire Généalogique de Bretagne*, p. 665, p. 834.

» fait part à quelques-uns. Que s'il en voit quelque chose
 » avant que je fasse imprimer ledit Catalogue, on scache
 » que la recherche vient de moy et qu'ils n'en escriront rien
 » qui ne vienne de ma boutique ⁽⁴⁾ ». Ainsi la vie religieuse
 n'avait pas éteint en du Paz tout amour-propre d'auteur; il tenait à obliger le public, comme on disait au XVII^e siècle, mais à conserver sa réputation de chercheur.

L'enquête poursuivie par du Paz pendant cinquante ans n'était pas complète : elle ne s'était pas étendue au delà des évêchés de Haute-Bretagne; il avoue lui-même dans sa dédicace aux Etats qu'il était fort dépourvu de documents sur ceux de langue bretonne où cependant ils abondaient. Il fit peut-être un voyage à l'abbaye de Beauport, un autre à Guingamp où les Penthievre avaient leurs sépultures dans l'église des Cordeliers, groupées autour du tombeau de Charles de Blois. Les Dominicains possédaient tout proche un de leurs couvents les plus beaux de France. Il périt, ainsi que celui de Saint-François, pendant les guerres de la Ligue.

II

VOYAGE A PARIS, EN TOURAINE ET EN ANJOU. — RELATIONS AVEC LES ÉRUDITS DE LA CAPITALE ET DE LA PROVINCE.

Les années s'appesantissaient sur le vieux moine. Vingt ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait sollicité d'Henri IV l'autorisation de publier l'*Histoire Généalogique de Bretagne*. Il résolut d'aller à Paris offrir son travail à quelque libraire entreprenant. Il fit de ce voyage un complément d'informations.

(1) *Hist. Généal. de Bret.*, p. 56. Personne à notre connaissance ne publia le catalogue des Evêques de Bretagne en concurrence avec le P. du Paz. Cl. ROBERT dans son *Gallia Christiana* qui parut en 1622 ne cite pas d'autre auteur quand il parle des évêchés bretons que du Paz, et il le fait avec éloge : « rerum Armoricarum sagacissimus indagator. », p. 355. L'œuvre du P. Albert Le Grand lui doit beaucoup, mais elle est très postérieure à la sienne. En 1619, son confrère de Morlaix commençait à peine ses recherches. D'ailleurs celui-ci n'a pas oublié de reconnaître sa dette. Il cite les manuscrits de du Paz à la fin de chacun de ses catalogues épiscopaux.

Il s'était aperçu, comme le constatèrent les Bénédictins, qu'il était impossible d'écrire l'histoire médiévale de notre province sans puiser dans les trésors alors intacts des grandes abbayes d'Anjou et de Touraine. La Bretagne, partie intégrante de la métropole de Tours, avait reçu par elle la civilisation, la vie religieuse et monastique. Le monachisme breton importé d'Angleterre n'avait fondé aucune abbaye vraiment importante. Dès le règne de Louis le Débonnaire la règle bénédictine avait prévalu en Armorique et quand, après les invasions normandes, la renaissance religieuse se produisit, ce furent des essaims de moines angevins et tourangeaux, disciples de Cluny, et non fils de l'Irlande, qui évangélisèrent la Bretagne. Leurs Cartulaires, sous leurs reliures de cuir pourpre ou violacé, à l'abri de lames d'argent, conservaient les titres les plus anciens de notre histoire provinciale : actes des ducs, donations des premiers féodaux, transactions des bourgeois et des serfs. Pas d'autres moyens de pénétrer dans les arcanes de ces temps reculés, si éloignés des nôtres, que de consulter sur place ces précieux cartulaires.

A la belle saison de 1618, du Paz se mit en route accompagné d'un disciple dévoué qui ne jurait que par lui : Louis Turquest de la Saulaye. C'était alors un jeune homme féru d'histoire et tout dévoué à la gloire des princes de Guémené dont il était l'homme d'affaires, au Perrier, près de Guingamp. Leur première étape fut au château du Verger, séjour princier des Rohan, à six lieues d'Angers, construction magnifique du maréchal de Gié, qui, partout sur les murs des six grosses tours a plaqué le bourdon et les coquilles de saint Jacques, souvenir, sans doute, d'un pèlerinage de sa jeunesse. Le Verger avait pour maître Pierre de Rohan-Guémené, marié à Antoinette de Bretagne. Cette descendante du bâtard de François II gouvernait tout dans la maison : elle avait en horreur les généalogistes. Elle faisait des risées de ceux qui venaient l'entretenir de la descendance royale des Rohan, et ils étaient nombreux, car pen-

dant deux siècles tous les généalogistes bretons se sont efforcés d'établir l'histoire de cette maison sans arriver à satisfaire la vanité de ses représentants. M^{me} Antoinette, qui « avait une tête endiablée » rompit promptement les projets des deux voyageurs. Turquest abandonna la compagnie du vieux moine de crainte d'encourir la disgrâce de la maîtresse du logis. Du Paz qui n'avait pas les mêmes sujets de crainte, resta quelques jours de plus, mais ils furent brefs. Il ne partit pas toutefois sans emporter un gros cahier de notes, sur les du Guesclin et les Rohan, notes courtes sur ces derniers, mais excellentes, remarque Turquest, qui, trente ans plus tard, raconte sa déconvenue à son ami Gaignard ⁽¹⁾.

Une seconde étape conduisit du Paz à l'abbaye de Saint-Pierre en Vallée près Chartres. C'était la route la plus ordinaire et la plus courte d'Angers à Paris. Un an auparavant, un ami de notre historien, l'évêque de Nantes, Charles de Bourgneuf, y était mort à l'hôtellerie. Son corps avait été mis en dépôt dans l'église de l'abbaye. Il put prier pour son ami sur le tombeau provisoire qui faillit être définitif. Il fut reçu dans le monastère par un vénérable religieux admirablement instruit de l'histoire de son abbaye, frère Guillaume Le Masle « digne d'éternelle mémoire pour ses » rares vertus ». Il lui communiqua le texte de la vie de saint Gilduin de Dol.

Du Paz séjourna environ un mois à Paris, fin d'août, début de septembre 1618. Il n'y était pas complètement inconnu. Il retrouva à Saint-Jacques quelques vieux confrères non moins opposés que lui à la réforme dominicaine, mais surtout il entra en relation avec les érudits du temps : André du Chesne, ce prodige de l'érudition, le père de l'Histoire de France, et surtout les deux frères jumeaux, Louis et Scévole de Sainte-Marthe, humanistes, avocats et généalogistes, les chefs de cette remarquable famille, qui, au lieu de sang, semble avoir eu de l'encre dans les veines.

(1) Bibl. Nat., f. fr. 22.313. Les Etats de Bretagne votèrent une somme de 1.200 livres pour ramener son corps en Bretagne. Arch. d'Ille-et-Vil. C. 2.649.

Ils venaient de faire paraître la première édition de l'*Histoire Généalogique de la maison de France*. Du Paz conquist leur estime. Ils échangèrent leurs travaux. Trois communications des Sainte-Marthe figurent dans la compilation du savant dominicain : la première a trait aux Tournemine; la seconde, aux Chateaubriand du Lion-d'Angers dont est issu le vicomte François-René de Chateaubriand, l'immortel auteur du *Génie du Christianisme*; l'autre, aux Beaumanoir de Lavardin.

Du Paz s'aboucha avec un imprimeur, mais dut quitter la capitale sans avoir réglé la grande affaire qui l'y avait amené (1). Il s'achemina cette fois vers la Bretagne par la vallée de la Loire. A Tours, il mit à contribution l'immense chartrier de Marmoutiers qui a fourni tant de pièces à la collection des Bénédictins bretons et qui attend encore un éditeur. Continuant sa route, il aborda à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur. Elle avait pour abbé commendataire l'évêque de Comminges, Gilles de Souvré, fils du gouverneur de Louis XIII. Celui-ci avait pour sœur la célèbre marquise de Sablé, mariée au fils aîné du maréchal de Bois-Dauphin, l'ancien gouverneur du Mans pour la Ligue, dont du Paz avait soutenu la politique dans le Maine et en Bretagne. L'abbé fit ouvrir au vieux chercheur les trois cartulaires de l'abbaye angevine où tant de prieurés bretons retrouveraient leurs titres, si tous étaient conservés en France et non en Angleterre. Il lui communiqua également les manuscrits des Chroniques de Saint-Florent et de Saint-Aubin (2).

Du Paz se rendit ensuite à Fontevrault. Il en copia le

(1) Nous croyons que du Paz fit également visite à Paris à la duchesse de Mercœur, les détails qu'il donne sur cette dernière à la page 139 de la *Généalogie des Penthièvre* le prouvent. Ajoutons que ce voyage de du Paz à Paris avait vraisemblablement pour but d'écarter de Bonne-Nouvelle la réforme qui menaçait ce couvent. Mais nous ne possédons aucun renseignement précis sur ce but secondaire de son voyage. Il avait du reste peu de chances de l'intéresser à sa cause, car M^{me} de Mercœur se montra très dévouée à la cause de la réforme dominicaine à Paris, comme ailleurs.

(2) *Histoire Généalogique*, p. 511, 741.

Martyrologe où la France et l'Angleterre du Moyen Âge trouvent les éphémérides de leurs maisons souveraines⁽¹⁾.

Son retour à Angers était vivement désiré par tous les amateurs d'antiquité. Ils enviaient le bonheur qu'il avait eu d'entrer dans le trésor du Verger. Ils désiraient profiter de ses trouvailles pour élucider l'histoire angevine. Lui-même voulait visiter les riches abbayes de Saint-Aubin, de Saint-Serge, de Saint-Nicolas qui eurent une si grande importance dans la vie religieuse des comtés de Nantes et de Rennes. Il frappa à la porte du prévôt M. Claude Mesnard « magistrat versé ès bonnes lettres et mesmement en la » cognoissance de l'Histoire et de l'Antiquité ». Depuis qu'il s'était démis de sa charge, cet ancien ligueur, devenu dévôt, joignait au culte du droit celui de l'archéologie. Il avait la manie de travailler, fût-ce aux dépens de sa bourse, à la réforme des communautés. Il vivait entouré d'hommes d'œuvres, de moines, au milieu de manuscrits et de médailles anciennes, plein de zèle pour l'église et pour les souvenirs du passé. Il éditait en ce moment une Chronique de du Guesclin trouvée par lui dans la hotte d'un colporteur. Il en avait collationné le texte sur divers exemplaires dont un emprunté à la bibliothèque du duc de Mercœur. Il interrogea du Paz sur les origines et la descendance de l'illustre connétable; il en était fort mal instruit, la préface de son édition le prouve bien. Mesnard profita de cette rencontre pour annoncer « au lecteur curieux » l'apparition prochaine de ce chapitre, un des plus précieux de l'*Histoire Généalogique de Bretagne*⁽²⁾. Ils allèrent ensemble à l'abbaye de Saint-Aubin. Frère Langevin, « homme courtois et affable et » curieux de toute belles et honnestes recherches », leur communiqua le Cartulaire et la Chronique de son monastère. Ils discutèrent entre eux de l'origine de saint Aubin en présence « des armes et escusons lesquels se voient tant

(1) *Histoire Généalogique*, p. 519, 632, 747.

(2) *Histoire de Messire Bertrand du Guesclin écrite en prose l'an 1387 à la requeste de Messire Jean d'Estouteville*, Paris, S. Cramoisy, 1618, in-4^o.

» es vitres de l'église qu'ailleurs ». Les marquis d'Espinay de Champeaux, dans le Rennais, prétendaient être ses cousins. Du Paz, au contraire, par respect pour l'autorité de Fortunat, contemporain de saint Aubin qui place sa naissance dans l'évêché de Vannes, faisait du saint évêque d'Angers un membre de la famille vannetaise d'Espinefort. Il fut heureux, à l'appui de son opinion, de lire au-dessous de cette vitre cette inscription : « *Arma Sancti Albini insignis de Spineto forti* ». Ces discussions que chacun trouve aujourd'hui oiseuses avaient leur importance dans un temps où les Cossé-Brissac, non contents de leurs hautes charges à la Cour, prétendaient descendre de Cocceius Nerva, patricien romain.

A Saint-Serge, dans les faubourgs, du Paz reçut libéralement communication du Cartulaire et du Martyrologe, des mains de frère Jean le Templier, « homme pieux, modeste et courtois ». Il y copia les titres du prieuré de Cheméré qui éclairèrent à ses yeux la généalogie des barons de Rais, puis, délicate attention qui eût flatté le vieil historien de Bretagne, il cueillit dans une charte inconnue la plus ancienne mention du nom d'Argentré.

Il ne quitta pas la capitale de l'Anjou sans aller voir le conseiller au Présidial Pierre Le Loyer, « qui outre les » bonnes lettres et sciences qui ornaient et enrichissaient » son bel esprit, avait aussi fait la recherche de beaux » secrets d'antiquité ». Juriste par profession, Le Loyer avait été poète dans sa jeunesse. Son poème bizarre « *la Néphélococulogie* » atteste la facilité de son talent, mais aussi le caractère libertin de son imagination. Et 1618, devenu vieux, il était adonné à la piété : il adressait ses hommages aux muses de l'Histoire et de la Théologie. Tous les faits divers ayant trait aux spectres, aux revenants, à la sorcellerie l'intéressaient vivement. Il communiqua à du Paz le fruit de ses recherches sur la maison de Craon. Ce n'était pas un esprit fort critique. L'imagination qui avait troublé ses sens au temps de sa jeunesse faisait de lui un roman-

cier en histoire. Il y introduisait partout des fictions. Il dédia au roi d'Angleterre Jacques Stuart, dont les élucubrations sociales et juridiques remuaient toutes les têtes, son ouvrage favori, résumé de dix autres volumes qu'il eût publiés si la mort ne l'eût prévenu : « *Edom, ou les Colonies Iduméennes en Asie et en Europe, colonies d'Hercules Phénicien et de Tyr*⁽¹⁾ ». Les Angevins en étaient issus. Il avait retrouvé dans Homère sous un anagramme incompris le nom, le prénom, le pays, la province et le village de Pierre Le Loyer. Bref, c'était un esprit à l'antipode du Père du Paz, digne de P. Biré, l'auteur savant mais plein de divagation d'*Alethin le Martyr*.

III

PUBLICATION DE L'HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE DE BRETAGNE.

Notre auteur revint à Rennes avec de nouvelles richesses, mais aussi avec de nouveaux projets. Il était allé à Paris avec l'intention de publier simplement les « Généalogies des » maisons de Penthièvre et de Châteaubriant ou autres » voisines et unies à icelles »; c'est-à-dire la valeur d'un ou de deux minces volumes in-folio, l'un de cent quatre-vingt, l'autre de deux cents pages. Cette première intention est si évidente qu'à première vue on devine que l'Histoire généalogique de Châteaubriant et de ses maisons alliées devait être dédiée à Henri II de Montmorency, le dernier duc de ce nom, que le cardinal de Richelieu fit exécuter à Toulouse. Au cours de son récit, du Paz s'adresse à lui à la seconde personne; il le nomme par son titre d'amiral, seule qualification qui lui convint alors. Tout homme d'action qu'il fût, Henri de Montmorency s'intéressait aux travaux historiques. Il avait admis André du Chesne dans « le Trésor et le » Cabinet des Livres de Chantilly », afin de lui permettre

(1) Paris, 1620, chez Nicolas Buon.

d'écrire l'Histoire généalogique de la maison de Montmorency.

La mode était alors aux in-folio. Nicolas Buon, le libraire auquel du Paz s'adressa, lui fit observer que le volume projeté ne serait pas de grosseur compétente, préoccupation qui se comprend de la part d'un libraire qui avait édité les poésies de Ronsard en ce majestueux format, mais que les éditeurs de nos jours ne partagent plus. Du Paz revint à Bonne-Nouvelle sans avoir rien conclu. Il ne disposait pas, sans doute, de ressources suffisantes pour une publication si étendue; il ne l'avait d'ailleurs pas prévue. Il se remit au travail, visita ses cartons et fit appel à ses amis.

Près de Vitré, à Champeaux, dans la magnifique collégiale élevée par les d'Espinay, habitait l'aumônier des Schomberg, le chanoine Richard Beaujouan, recteur de Saint-Jean-sur-Vilaine. Il exerçait, en outre, les fonctions de chapelain de la Grande Angèlerie. Les archives des d'Espinay, ses bienfaiteurs, et de leurs alliés, les la Jaille, les Mathefelon, les Scepaux, les Barbezieux, les La Rochefoucault, n'avaient pas de secret pour lui. Il les avait dépouillées consciencieusement, mais aussi avec un pieux respect pour la mémoire de ses protecteurs. Il livra à du Paz un gros travail de 126 pages in-folio que celui-ci révisa, compléta et finalement intercala presque textuellement dans son recueil. Il y figure avec honneur.

Du Paz trouva dans ses cartons un chapitre tout préparé sur la maison de du Guesclin; il était excellent. Il retrouva quelques généalogies ébauchées lorsqu'il travaillait à Châteaubriant et dans le comté nantais. Il rassembla les notes consacrées par lui aux familles et aux seigneuries des évêchés de Rennes, de Dol et de Saint-Malo. A côté de pièces excellentes comme les généalogies de Maure, de Combour, il en ajouta d'autres hâtivement composées, plus propres à plaire aux contemporains qu'à établir la gloire d'un historien; telles les généalogies de Carmen, de Goulaine, et celles des maisons de Tizé, de Champagné et des Nétumières

écrites pour satisfaire la gloriole d'un ami le président Paul Hay des Nétumières. C'est la partie la moins étudiée de son œuvre et celle d'après laquelle on l'a trop souvent jugé. Le travail est couronné par une généalogie des barons de Craon et par le Catalogue des évêques de Bretagne. Le 30 avril 1619, à 9 heures du soir, du Paz écrivait dans sa cellule la généalogie des Tournemine de Campzillon en Mesquer. « La saison était pluvieuse et la journée fort nubieuse, sans avoir été éclairée par les rayons du soleil ; un bruit subit et sombre comme de chariots, charettes et carosses se fit entendre avec un vent aussi sombre. Il fut suivi d'un tremblement de terre assez épouvantable et effroyable ». L'événement le troubla, car il crut bon de le consigner avant de déposer la plume. S'il eût été superstitieux comme tant de ses contemporains, il eût craint l'approche de quelques malheurs, et la chose eût été exacte pour lui. La carrière d'historien à laquelle il avait voué sa vie était finie ; les ouvrages qu'il projetait, ses seuls trésors, il ne pourrait pas les publier et le toit sous lequel il comptait vivre et mourir ne devait plus être le sien.

Huit jours plus tard, le 8 mai 1619, du Paz conclut définitivement marché avec son imprimeur, Nicolas Buon. Quatre mois après, le 10 septembre 1619, l'*Histoire Généalogique de Bretagne* sortait des presses parisiennes.

Le choix du libraire, un des plus importants de la capitale, était excellent. Il était connu des Bretons. Il avait imprimé l'*Histoire et les Commentaires* de d'Argentré. Il y avait même gagné beaucoup d'argent, si l'on en croit Turquest, qui attribue à cette circonstance son empressement à publier l'œuvre de du Paz.

Les Etats de Bretagne avaient promis une somme de six mille livres au sénéchal de Rennes, pour l'engager à publier l'histoire de la province. Les troubles de la Ligue ne leur permirent pas de payer à l'auteur lui-même cette dette d'honneur, mais, fidèles à leur engagement, ils acquittèrent leur obligation au fils cadet du vieux jurisconsulte, le

conseiller Charles d'Argentré, après qu'il eut réédité l'œuvre paternelle en la corrigeant. Il y avait d'ailleurs collaboré dès sa jeunesse.

Appuyé sur ce précédent, du Paz sollicita un subside des Etats réunis à Vannes sous la présidence du duc de Vendôme. Il y comptait de nombreux amis. La première partie de l'œuvre s'ouvrait par une généalogie des Penthièvre, par le panégyrique du prince de Martigues et même du duc de Mercœur, beau-père du jeune gouverneur. Dans sa requête, prospectus modeste et nullement trompeur, l'auteur exposait l'étendue de ses recherches, les résultats acquis, et les espérances qu'il nourrissait. Le gros volume qu'il présentait à Messieurs les députés des Etats en présageait deux autres plus importants encore. « En l'un des » quels, il traitera de l'*Histoire des roys, ducs et princes* » *royaux de Bretagne* et autres maisons illustres de ce pays; » en l'autre, il traitera de l'*Histoire ecclésiastique de Bre-* » *tagne*, de l'origine, antiquité et fondation des églises » cathédrales, collégiales, abbatiales dudit pays, la succes- » sion des évêques et prélats et leurs gestes les plus remar- » quables, la vie et actions des saints dudit pays, et que iceux » volumes étaient fort avancés, qu'il ne pourrait les mettre » en leur dernière perfection s'il n'était assisté des moyens » nécessaires ». En un mot, il voulait écrire pour la Bretagne l'équivalent des œuvres des frères Sainte-Marthe, de Robert Chenu et de Bolland, travail immense qu'il était capable de mener à bien; un si grand effort méritait une avance de fonds ou une modeste pension.

Le procureur-syndic des Etats, Jacques de Bruc de la Grée, appuya sa requête. Le 10 octobre 1619, ceux-ci lui firent don de 300 livres tournois par an pendant trois ans. Ils prièrent ses supérieurs de lui laisser la libre disposition de cette somme et de lui accorder le loisir de continuer son entreprise. Ils promirent, en outre, de lui accorder une autre récompense, ces trois années révolues.

Libellée par le trésorier des Etats à l'adresse de Bonne-

Nouvelle, la première annuité de ce don ne fut payée au Père du Paz qu'à Quimperlé le 6 mars 1621 ⁽¹⁾. Le grave événement auquel nous avons fait allusion en rappelant le tremblement de terre qui avait si fort troublé notre religieux s'était produit, bouleversant son existence et ses projets d'avenir : c'était la réforme de l'ordre dominicain.

IV

LE PÈRE DU PAZ A QUIMPERLÉ. — SES RELATIONS AVEC LES
COLLECTIONNEURS BRETONS. — SA MORT.
SES MANUSCRITS.

Le Père du Paz refusa d'accepter cette réforme qu'il ne jugeait pas nécessaire. Il attendit quelques mois à Rennes que le Père Jouault, supérieur de Bonne-Nouvelle, lui eût remis ses lettres d'obédience pour un autre couvent non réformé. Il fut envoyé à Quimperlé. L'érudition, l'amour des antiquités bretonnes, le désir d'augmenter le trésor de ses recherches le poussèrent peut-être à solliciter lui-même ce lieu d'exil. Il possédait peu de renseignements sur les familles de Basse-Bretagne, il savait qu'il y trouverait nombre de documents capables d'enrichir son œuvre. Il quitta Rennes à la fin de 1619 emportant avec lui, sur le dos de quelque mulet, ses livres et ses précieux manuscrits.

Le couvent des Jacobins à Quimperlé n'était point un palais, c'était au contraire une véritable mesure. Construit dans la rue du Bourgneuf, dans la trêve de Saint-David et la paroisse de Rédené, il appartenait au diocèse de Vannes, mais les religieux qui l'habitaient partageaient leurs soins entre les deux diocèses de Quimper et de Vannes. Il était connu en Cornouaille sous le nom de l'Abbaye Blanche, en souvenir, disaient les uns, de sa fondatrice, la duchesse Blanche de Navarre, mais bien plutôt, disaient les autres, à cause de l'habit blanc des frères Prêcheurs, très différent de celui des Bénédictins de la grande abbaye de Sainte-

(1) Arch. d'Ille-et-Vil., C. 2.949.

Croix (sur l'autre rive de l'Ellé), qui étaient vêtus de noir. C'était une lamentable ruine, victime de la guerre civile. En 1592, les voûtes de l'église, par un temps fort calme, s'étaient effondrées, faute d'entretien de la part des supérieurs. A plus d'une reprise, il avait été pillé (comme la ville d'ailleurs), par les troupes de Mercœur, puis du roi. Les religieux s'enfuirent. Ils revinrent après huit ans d'absence. La paix si longtemps désirée régnait alors : le prieur, le Père Bouulloch encouragé par la noblesse et les bourgeois du voisinage, restaura l'église. Chaque prieur selon ses pouvoirs et son zèle s'employa à relever un pan de murs. En 1620, ni l'office de jour, ni l'office de nuit n'était encore rétabli. La vie religieuse, à plus forte raison la vie d'étude était sans force et sans ardeur. Il fallut la venue d'un jeune moine de grand talent, neveu d'un intime ami du Père du Paz, Yves Pinsart, pour rendre une âme à cette ruine désolée.

C'est au sein de ces décombres que notre vieux généalogiste s'installa avec ses livres et ses manuscrits. Il retrouvait cependant autour de lui, à l'abbaye de Sainte-Croix, et jusque dans son propre monastère, de beaux vestiges du passé de la province. Sa propre église abritait la tombe du compétiteur de Charles de Blois. Quelques salles ornées de peintures subsistaient encore du manoir délabré de Blanche de Navarre. Dans le dortoir, un artiste inconnu avait peint sur les murs les images et les éloges des saints bretons de l'ordre dominicain. En 1636, Dubuisson-Aubenay, passant à Quimperlé, aperçut ces vestiges de l'histoire bretonne. Tout autour, de frais jardins, de riches vergers baignés par l'Ellé donnaient quelque attrait à cette solitude. Mais de beaux arbres, des eaux courantes, des ruines même, s'ils peuvent inspirer un historien, ne permettent pas d'écrire l'histoire.

Pour l'aider dans ses recherches, le Père du Paz trouva un appui près de deux grands seigneurs, ses voisins, les gouverneurs de Quimper et de Vannes : Sébastien de Ros-

madec, marquis de Molac, et Pierre de Lannion. Férés d'histoire et d'archéologie, ils rassemblaient dans les trésors de leur librairie : manuscrits, chartes, généalogies, monnaies et médailles. Ils se jalouaient mutuellement et dépréciaient leurs collections réciproques. Le comte de Lannion, goutteux et paralysé, disait ouvertement à Louis Turquest, cet ami de du Paz, dont nous avons déjà rappelé le nom :

« qu'il ne devoit se donner la peine d'aller voir Messieurs
 » les marquis d'Assérac et de Molac, qui, tous deux, se van-
 » taient d'avoir de grandes antiquités, par exprès le dernier,
 » et néantmoins n'avaient que choses apostées et inventées
 » à plaisir ⁽¹⁾ ».

Rien n'est moins vrai, en ce qui concerne le marquis de Molac, tout au moins. « Il avait conçu de vastes desseins
 » pour l'histoire de Bretagne, remarque dom Lobineau,
 » bon juge en la matière; il avait eu soin de ramasser un
 » très grand nombre d'actes et le recueil qu'il en avait
 » commencé aurait été considérable, s'il n'eût été inter-
 » rompu par les affaires et la mort de celui qui l'avait entre-
 » pris ⁽²⁾ ».

De cette riche collection, une perle au moins est venue jusqu'à nous, c'est la seconde rédaction de l'*Histoire de Bretagne* de Le Baud, augmentée des divers monuments sortis de la plume de ce premier de nos chroniqueurs. D'Hozier, auquel le marquis de Molac en avait fait cadeau, en a publié une première édition qu'il a dédiée naturellement à ce richissime collectionneur. Le gouverneur de Quimper était en relations avec tous les généalogistes et les héraldistes de France. Vulson de la Colombière lui a dédié son grand œuvre : *La Science Héroïque*, magnifique in-folio orné d'une foule de gravures. Ni d'Hozier, ni M. de la Colombière n'ignorait le faible du marquis de Molac : étaler

(1) Bibl. Nat., f. fr. 22.313, fol. 70.

(2) Dom LOBINEAU, *Histoire de Bretagne*, t. I, Préface, p. 2. Outre la Chronique de Le Baud, la collection du marquis de Molac renfermait une copie de la *Chronique de Saint-Brieuc*, qui communiquée au P. du Paz a été annotée par lui. Elle forme le n° 9.888 du fonds latin à la Bibliothèque Nationale. Elle fut communiquée en 1633 par Sébastien de Rosmadec à André du Chesne.

tout au large les gloires de la maison de Rosmadec : ils ont l'un et l'autre annexé à leur publication la généalogie du généreux marquis, leur Mécène. Mais, détail digne de remarque, aucun d'eux n'a cité le consciencieux travail que le Père du Paz publia sur le même sujet trois ans avant sa mort, sous ce titre : *Généalogie de la maison de Molac* dressée par le R. P. A. du Paz, docteur en théologie, 1629, Rennes ⁽¹⁾. Nous y retrouvons l'ancienne méthode de l'habile chercheur. Avant de rédiger ses notes, il a visité les lieux d'origine des Molac et des Rosmadec : Molac en l'évêché de Vannes, décombres informes au milieu de futaies, où le gouverneur de Quimper conservait une maison de chasse; Rosmadec, en Cornouaille, à côté de Crozon, dans la baie de Douarnenez, reste imposant d'un château-fort et d'une bourgade en ruines. Les dernières pages de son œuvre sont remplies de souvenirs personnels et des confidences du père du marquis. Celui-ci commandait en Bretagne, sous la Ligue, l'infanterie royale. Du Paz a également utilisé l'*Histoire Universelle* du président de Thou.

En bons termes avec les royalistes tels que le marquis

(1) Voici le titre exact de ce dernier ouvrage du P. du Paz : *Généalogie de la maison de Molac*, dressée par V. P. A. du Paez, docteur en théologie, religieux de l'ordre de S. Dominique sur les titres de ladite maison, Carthulaires d'Abbayes et Convents, Histoires manuscrites et imprimées.

On lit à la page 35 : à Rennes chez Charles Yvon, Imprimeur et Libraire, rue Sainct-Germain, MDCXXIX, in-4^o, 146 pages. (Bibl. Nat., Lm³ 658.)

L'ouvrage renferme trois Généalogies : celle des Molac, de la page 1 à 15; celle des La Chapelle de Molac, de la page 15 à 35; celle des Rosmadec, marquis de Molac, de la page 35 à 146. Cette dernière est partagée en quatre livres; le premier raconte les événements de l'origine à l'an 1180; le second va de l'an 1180 à 1385; le troisième, de 1385 à 1491; le quatrième, de 1491 à 1629.

Dans cette dernière partie, du Paz semble avoir renié ses anciennes opinions de Ligueur. « Sébastien de Rosmadec, dit-il, servit le roi et non la Ligue qui » a depuis tourmenté et embrasé la France l'espace de dix ans ». Parlant de l'assassinat d'Henri III, il écrit : « Incontinent arriva ce malheureux assassinat d'Henri III qui priva la France de son Roy et tous ses serviteurs, tels » qu'était ledit baron de Molac, d'un bon maistre. », p. 107, 109. Lorsqu'il publia en 1619 son *Histoire Généalogique*, du Paz, parlant de la mort d'Henri III à Saint-Cloud, ne dit pas qu'il y fut assassiné, mais qu'il y fut blessé le premier jour d'Aougt, et qu'il mourut le lendemain, p. 128.

La généalogie de la maison de Lohéac et d'Anger que du Paz écrivit à la même époque, beaucoup plus étendue que celle imprimée en 1619, est écrite dans la même nuance royaliste. Il existe deux exemplaires manuscrits de ce travail de du Paz, à la Bibliothèque Mazarine, Mss 3.162, de 145 folios —; à la Bibliothèque Nationale, fr. 22.335, folios 443 à 755.

de Rosmadec, du Paz ne l'était pas moins avec le baron de Vieux-Chastel, fils et gendre de ligueurs. Pierre de Lannion, gouverneur de Vannes, rassemblait également force généalogies et documents curieux. Il étudiait les voies romaines. Possesseur d'une fortune considérable, il se vantait d'avoir dépensé plus de vingt mille écus en achat de vieilles médailles et d'anciennes monnaies. Il avait entassé tous ces trésors dans le château d'Arradon qu'il avait hérité de son beau-père, qui avait été avant lui gouverneur de Vannes, par la grâce de Mercœur d'abord, d'Henri IV, ensuite. Le nom de Lannion est aujourd'hui connu des archéologues bretons, bien plus à cause de la Vénus de Quinipily, que détrôna le fils de notre collectionneur, que par le goût héréditaire de sa famille pour les lettres et les vieux papiers. Mais c'est à ce dernier titre que le gouverneur de Vannes attira l'attention du Père du Paz et qu'il mérite surtout la nôtre. Son trésor était facilement ouvert à tous les curieux de la province. Du Paz y fut admis : nul d'ailleurs dans ces contrées n'était plus digne d'y entrer ⁽¹⁾.

Dans le calme de la solitude, à peine distrait par quelques visites aux chartriers du marquis de Molac et du baron de Vieux-Chastel, du Paz mit la dernière main à ses travaux : à l'*Histoire Généalogique des Ducs de Bretagne et des grands officiers de la couronne ducale*, à l'*Histoire des Evêchés, des Abbayes et Collégiales de la Province*. Il revit avec un soin attentif le gros in-folio qu'il avait publié en 1619. Il était sur le point de livrer à l'imprimeur ses deux volumineux manuscrits, fruit de cinquante années de travail, lorsqu'il mourut, le 29 décembre 1631. Il fut enseveli dans l'église de son couvent de Quimperlé. Il laissait à son monastère un nom honorablement connu en Bretagne et même en France, une riche collection de manuscrits que des amateurs payeraient aujourd'hui au poids de l'or. Mais telle n'était

(1) Dans la collection du comte de Lannion, les Bénédictins Bretons ont puisé le curieux journal de Jérôme d'Arradon, seigneur de Quinipily, que Dom Morice a publié.

pas l'opinion de ses confrères. Ils souriaient de l'innocente manie du vieux docteur; ils traitaient d'inutiles ses patientes recherches dans les chartiers de la province. Il est des gens que le présent seul sollicite; ils ne sentent pas la poésie du passé; ils ne reconnaissent pas la richesse de pensées, la profondeur de vie que la fréquentation des historiens a déposées, par exemple, dans l'âme de Bossuet et qui élèvent son talent si fort au-dessus de celui de Bourdaloue et de Massillon.

Le prieur de Quimperlé était alors le Père Blanche. Il trouva qu'un sac d'écus ferait mieux son affaire que cette collection d'antiquailles. Il vendit au baron du Vieux-Châtel toute la bibliothèque et tous les cahiers du Père du Paz pour dix-huit livres de rente, soit trois cents livres de capital. C'était pour le vieux Jacobin le naufrage après l'exil. Combien, dans l'autre monde, il dut regretter son obstination passée ! Un quart d'heure d'humilité lui eût épargné l'exil et eût sauvé son œuvre ! Il est vrai que M. de Lannion promit de faire imprimer ses précieux manuscrits. Mais les collectionneurs, surtout grands seigneurs, livrent rarement au public les fruits de leurs acquisitions. Pierre de Lannion ne publia rien du tout. Ainsi fut perdu pour la Bretagne le fruit d'un labeur de cinquante ans.

Les Dominicains ne tardèrent pas à trouver désastreux le ridicule marché du Père Blanche. Seize ans plus tard, ils rappelaient encore ses promesses au gouverneur de Vannes. Peine inutile, celui-ci garda précieusement en son château de Keran en Arradon, le trésor du moine où de temps à autre quelques érudits venaient puiser des renseignements généalogiques. Il en distribua même quelques chapitres. Peut-être craignait-il de s'attirer les critiques de certaines familles. C'est le propre de tels travaux : très loués avant, ils sont très critiqués après leur apparition. Leur valeur scientifique, le désintéressement de leurs auteurs ne les mettent point à l'abri du dénigrement.

A. BOURDEAUT.